

le journal du moi

laurent goumarre

Le Loft me manque, je me disais en regardant n'importe quoi sur Direct 8, la chaîne live de la TNT. Ou presque, pas les programmes, mais entre deux, à ce moment précis où il leur faut changer de studio ou de plateau, en direct, à ce moment précis où la musique entre en scène, sans paroles, un tube des années 80 que je fredonnais devant mon écran pour en retrouver le titre, voilà, Moonlight Shadow, le message était clair Moonlight Shadow, ici sans paroles, juste l'ombre d'une chanson pour une télévision fantôme de l'entre-deux programmes, où on ne filme plus rien, puisque une émission vient de s'arrêter et que la suivante n'a pas encore commencé. Donc il n'y a plus rien à filmer, mais la caméra tourne encore, balaye tout sur son passage, une plante verte très France 3 près de la fontaine à eau réfrigérée, des gens qu'on ne connaît pas, et de dos qui tapent sur des ordinateurs, d'autres qui passent derrière des bureaux, et tiens ! c'est gentil ! font bonjour à la caméra. Un signe de la main qui ne trompe pas. Car il y a des signes qui ne trompent pas, la main qu'on



agite à la caméra est de ceux-là, qui décrète la dimension immédiatement amateur de l'image, la photographie de famille, les films de famille, Drucker et sa télévision de famille, les gens qui passaient dans le cadre des Jeux de 20 heures, qui sont les mêmes croisés dans les plans de Pasolini ou mis en scène dans la dramaturgie de Fellini. Toujours quelqu'un qui s'approche pour inspecter la caméra, et signaler son existence d'un petit signe de la main. Sur Direct 8 qu'est-ce que cela signifiait je me demandais, alors même que cette phrase me traversait l'esprit : le Loft me manque. Que nous signalaient ces techniciens de surface, ces scriptes, ces chercheurs de café devant la fontaine à eau réfrigérée ? Non pas leur existence, mais le statut même de la caméra qui ne les filmait pas, qui les enregistrait. Cette caméra, c'était celle de la télévision de la réalité, qui ne filme rien, mais qui tourne, comme celle de Ten définitivement placée par Kiarostami face à son actrice conductrice, une caméra qui ne bouge pas, automatisée, sans personne derrière, qui ne filme rien au sens traditionnel du terme, sans auteur, une caméra qui tourne, ça tourne, qui enregistre,

ça enregistre, une caméra en somme de vidéo-surveillance qui délivre les images déceptives les plus contemporaines du monde. Cette caméra ne filme rien, elle « tourne », prise dans un mouvement automatique de balayage, ou centrée en un point fixe, elle enregistre du temps, produit d'immenses plans séquences, sans dramaturgie, ni mise en scène au sens auteuriste du terme, au-delà du cinéma, se fout de qui peut arriver à l'image ou pas ; accident, pas accident, braquage pas braquage, elle poursuit son enregistrement horizontal, sans hiérarchie, et signale alors qu'il n'y a plus rien à filmer, qu'il n'y a plus d'histoires, pas d'anecdotes, pas d'accidents, pas d'acteurs, mais tellement plus qu'on ne voyait pas avant, qu'on nous avait caché, et que la télévision de la réalité allait enfin nous restituer en faisant honte aujourd'hui au cinéma de la dernière équipe des Cahiers du cinéma, même à la vidéo d'artiste qui a toujours cherché à la rentabiliser dans des dispositifs d'images différées comme chez Dan Graham, montées comme chez Sophie Calle. Direct 8 sur l'air de Moonlight Shadow entre deux programmes signalait d'un geste de la main que la caméra produisait la télévision de la réalité, la télévision de surveillance, des images sans auteur, un signe qui ne trompe pas, à la manière des " un-deux-trois ", des essais voix qu'on fait avant d'enregistrer. Direct 8 signalait de la main une esthétique de la vidéo-surveillance, post-filmage, de la « surveillance artistique » avait écrit Patrice Blouin dans Artpress, quand il n'y a plus rien à filmer, car il n'y a plus rien à filmer, je me disais en me souvenant de Loana, Steevy, Laure, les pionniers amateurs du Loft 1, est-ce qu'on les avait filmés ? est-ce qu'on les avait tournés ? La réponse je la trouvais dans les paroles fantômes de Moonlight Shadow, et je chantais The last time ever she'd see him, carried away by a moonlight shadow, the crowd gather just beneath him, carried away by a moonlight shadow, caught in the middle of a hundred and five, far away on the other side, the night was heavy and the air was alive, but she couldn't find how to push through, carried away by a moonlight shadow, carried away by a moonlight shadow, far away on the other side, but she couldn't find how to push through.

Laurent Goumarre, critique d'art, collaborateur à *ArtPress*, producteur de *Chantier* sur France Culture, conseiller artistique de *Montpellier Danse*, vient de publier « *Rambert en temps réel* » aux éditions *Les Solitaires Intempestifs* à propos de Pascal Rambert sur lequel « nous reviendrons » dans offshore, of course.